

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

HUGUES J. DE LA VERGNE PRESIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Général

Phone Main 3487

Exécuteur: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne paient au prix réduit de 4 sous la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE

Thermomètre de E. Gaudel, Opticien, Successeur de E. & L. Gaudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Mercure, 14 octobre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Budget de guerre et Prévisions allemandes

LE FACTEUR FINANCIER

Il faut pour faire la guerre trois choses: 1° de l'argent; 2° de l'argent; 3° de l'argent. Cette boutade, qu'on attribue à Montecuculi, a conservé toute sa valeur.

Deux périodes distinctes ont été envisagées: 1° de la déclaration de guerre à la première action décisive; 2° de cette date hypothétique à la conclusion de la paix.

Le lendemain matin, comme elle descendait de sa chambre, fraîche, le sourire aux lèvres et jolies à souhait, son buste élégant, drapé d'un coquet déshabillé blanc, très fluo, son père qui la guettait depuis un instant, l'arrêta.

devaient en six semaines nous contraindre à subir leurs exigences. A quelle dépense devaient-ils faire face pendant ce temps?

Celle d'abord qui s'applique à la mise sur pied de guerre de la machine militaire. L'administration impériale l'a évaluée à un milliard et demi.

Cette somme globale de trois milliards constituait en réalité le trésor de guerre allemand, car le fameux trésor de Spandau, 450 millions, n'était plus qu'un mythe.

Ces trois milliards ont servi de gage à l'émission de nouveaux billets: 400 millions en ont d'ailleurs été distraits pour constituer, au début des hostilités, le "budget de la panique," c'est-à-dire assurer le service des remboursements inévitables.

Nous savons que les retraits ont été considérables et vite suspendus; le gouvernement a fait appel à la confiance du public en lui annonçant que de prompts succès viendraient bientôt améliorer la situation financière.

Le pangermanisme escomptait la victoire, que dis-je, il en était sûr! On peut s'imaginer l'effet des désastres de Liège, de Gumbinnen, de Lemberg et celui non moins terrible de la Marne.

Le budget d'entretien de la guerre Pour cette seconde partie de leurs calculs, les économistes allemands avaient réduit leurs évaluations au strict nécessaire; ils admettaient, avec l'état-major, que de nos ennemis dans leurs conceptions stratégiques, qui

mes instruits; le chiffre des soldats dont la mobilisation paraissait suffisante devait s'élever à trois millions seulement. Ils ont pris pour base moyenne une dépense de 7 fr. 50 par homme et par jour (ce chiffre de 7 fr. 50 a été établi d'après le coût allemand de la campagne de 1870), ce qui conduisit, pour une dépense journalière de 22 millions et demi, à 675 millions par mois et à un total de 8 milliards 212 millions pour une année.

On sait que le Reichstag a voté en effet 5 milliards de crédits — qui complètent les 8 milliards — laissant au gouvernement le soin de les réaliser.

Pour cette réalisation, les seuls moyens ayant une valeur importante et générale sont: la surélévation des impôts existants, la création d'impôts nouveaux, l'emprunt.

Les contributions volontaires ne fournissent qu'un total infime et on ne se rappelle pas sans surprise que ce mode de contribution avait apporté à Bismarck en 1870, avant la victoire, la somme de quinze cents francs.

Quant à l'emprunt, l'Allemagne a songé à s'adresser aux marchés intérieurs et extérieurs.

Pour l'emprunt intérieur, on sait que les dépôts dans les banques allemandes n'existent pour ainsi dire pas. Ces dépôts sont engagés dans des entreprises industrielles (qui, de leur côté, sont créancières à long terme, principalement de l'étranger. Les souscriptions des banques ne sauraient avoir d'effet immédiat, le seul qui importe.

Quant à l'extérieur, c'est ici que se fait sentir au plus haut degré contre nos ennemis l'influence des premières opérations de la campagne et le discrédit croissant que leur attitude générale a engendré. "Nous avons le monde entier contre nous," disent-ils. Fâcheuse situation pour inspirer confiance et lancer un emprunt à l'étranger.

Les prévisions financières de l'Allemagne, et les considérer comme mathématiques, seraient donc partout en défaut. Il s'en faut d'ailleurs qu'elles soient exactes car la méthode de leurs économistes dans les calculs de moyennes

et d'approximation part de chiffres regardés comme trop faibles. Les économistes français estiment à 10 francs le coût moyen de la guerre par jour et par homme et à 900 millions par mois le chiffre de nos dépenses de guerre, soit 11 milliards environ pour l'année.

Et puis il ne suffit pas de s'occuper de l'armée, il faut aussi faire vivre la population. A cet égard, la France trouve tout sur son sol, jouit de la liberté des mers, situation inappréciable pour les approvisionnements en vivres, matériel, munitions.

Leurs évaluations, sujettes à discussion en tous temps, n'ont donc plus qu'une signification parfaitement illusoire.

Leurs journaux annoncent que sur les 5 milliards de crédits votés par le Reichstag, le gouvernement aurait réussi à se procurer 800 millions dans un emprunt national; que la Société Krupp aurait à elle seule souscrit 60 millions.

En admettant comme vraie la nouvelle, elle ne serait pas bien réjouissante pour nos ennemis, la somme étant infime en comparaison des exigences futures. La vérité est que seule une émission de papier-monnaie et une circulation fiduciaire exagérée permettent à l'Allemagne de se soutenir à l'heure actuelle.

Il s'agit d'établir le budget de la victoire, le budget de la panique, mais après la panique, la victoire n'est pas venue. Il leur faudra faire face, désormais, au budget imprévu de la déroute.

E.-D. PALIN D'ORREVILLE.

Pendant la Bataille

Lorsqu'une bataille date déjà de quarante ou cinquante années, et n'est-elle duré, comme une tragédie, que du lever au coucher du soleil; ne se fut-elle déroulée, toujours comme une tragédie, que dans le cadre étroit d'un seul lieu; et alors qu'on a publié, et discutés, les ordres de concentration et les ordres de commandement qui l'ont préparée; les ordres de mouvement qui ont marqué chacune de ses étapes; les bulletins et les rapports qui l'ont suivie; et, encore, les journaux de marche et de combat des régiments; et des lettres écrites, dans toute la fraîcheur des souvenirs, du théâtre de l'action; et les mémoires des témoins les plus consciencieux; il n'y a pas de récit historique qui soit plus difficile d'établir que celui de cette bataille, et parmi tous les récits qui en seront faits, il n'y en au-

FAITS DE GUERRE

Donc l'Empereur ayant franchi le Luxembourg (Où l'on n'eut en passant de cervé qu'un tambour), L'Empereur, morissant un grand plan stratégique, Arriva sur le seuil de la douce Belgique.

— Mes chers amis, dit-il, il faut vous effacer. Juste le temps voulu pour nous laisser passer... — Passer pour aller où? — Mais pour aller en France Semer beaucoup de deuils et beaucoup de souffrance! — Nous ne prendrons jamais le parti du vainqueur... Messieurs les Allemands, vous ferez le grand tour!

— "Ah ça!" nous prennent-ils, ces Belges, pour des pleutres? Amenez les canons spéciaux pour les neutres! Dit l'empereur Guillaume... Et sur Liège on braqua Tous les semeurs de mort du pasteur en chapska... Etonnant l'univers, Liège entra dans l'Histoire, Si bien que, stupéfait de l'arrêt véridique, Dont il sut se venger par de l'atrocité, L'Empereur décida de passer à côté...

— "Tout de même, dit-il, la promenade traîne! Il faut en même temps entrer par la Lorraine! Ne laissez, s'il le faut, partout que des débris, Car le quatorze au soir il faut être à Paris!" Dit le quatorze, ils étaient encore à la frontière, Et certain gros Major, les doigts à la visière, Disait: "Si l'on n'a pas plus avant pénétré, C'est la faute à leur maire, et la faute au curé!"

— Amenez les canons spéciaux pour les neutres! Et, puisqu'ils ont donné des exemples virils, Joignez-y les canons spéciaux pour civils! Ainsi dit l'Empereur, et les légionnaires, Fauchant des paysans et des fonctionnaires, Restèrent les vainqueurs à jamais glorieux Du célèbre combat des "bandeaux sur les yeux!"

— Mais partout alentour la riposte était rude; Au loin les alliés devenaient inultitude; Après des flots humains, d'autres allaient venir, Et l'Empereur sentait qu'il fallait en finir: "On savait, sourit-il, le Français fantaisiste, Mais pas à ce point-là; le voilà qui résiste! Avant d'aller là-bas sabrer les samovars, Il nous faut défilé sur les Grands Boulevards... Amenez, remisez les fusils et les lances, Les canons spéciaux contre les ambulances! — Majesté, dit quelqu'un, nos blessés sont dedans... — Tant pis! dit le Kaiser, ce sont des imprudents! Le temps presse, pointez... Gare au premier qui bouge!" Et ce fut le combat fameux de la Croix-Rouge...

Mais voyez qu'un matin le gros Major sanglé Vint avouer tout bas qu'on avait reculé. L'armée avait été tant soit peu disloquée. Et faisant un essai de retraite brusquée: — Nous sommes?... Près de Reims où l'on sacrat les rois. — Des lieux où nous campons que voit-on? — Deux beffrois. — Amenez donc, augurant les droits et les morales, Les canons spéciaux contre les cathédrales! Je ne veux pas — restant moi-même jusqu'au bout — Si nous nous écroulons que des murs soient debout! Surpassons les horreurs le Belgique et d'Alsace; Foudroyez le portail, et crevez la rosace! Renversez les deux tours par-dessus le vaisseau. Jusqu'à ce que le bloc ne soit plus qu'un monceau!" Il dit; ainsi fut fait; car par ses meurtrières L'église ne pouvait lancer que des prières... Et ce fut un combat fameux! Sa Majesté Y massacra la Grâce, y défit la Beauté, Y détruisit un grand matériel de guerre: Des ciboires, des croix, un peigne, un reliquaire, Faisant fuir — écrira plus tard le chroniqueur — Six prêtres, deux bedeaux et quatre enfants de chœur!

MIGUEL ZAMACOIS. Du Figaro, septembre 1914.

Les Rhumes

devraient être "aimés avec d'éclat", car s'ils sont négligés, les résultats qui en dérivent peuvent être sérieux. Plusieurs cas de complications, de pneumonies, d'autres maladies fatales, ont vu leur commencement à un rhume. Au premier symptôme d'un rhume, protégez-vous même en nettoyant soigneusement votre système avec quelques doses de

THEDFORD'S Black-Draught

Le véritable purgatif végétal pour le foie. M. Chas A. Bagland, de Madison Heights, Vt., dit: "Je me suis servi de Thedford's Black-Draught pour des dérèglements de l'estomac, indigestion et rhumes, et j'ai trouvé que c'était la meilleure médecine dont je ne me suis jamais servi. Il m'a ramené à l'état normal." Insistez pour le vrai et l'original de Thedford.

avec s'en faire avant qu'elle ait été gagnée. — parce qu'au narrateur le plus prudent pourrait échapper l'indication d'un fait, en apparence sans portée, emplacement d'une halte de nuit ou numéro d'un régiment, et qui n'en serait pas moins dangereusement révélateur. Ce cantonnement, c'est toute l'orientation d'une manœuvre. Ce numéro d'un régiment, c'est l'arrivée de tout un corps d'armée.

Une dépêche du quartier général anglais signale, dans une lettre d'un soldat allemand, cette phrase: "Les aviateurs français sont merveilleux; nous ne pouvons pas nous en débarrasser. Ils dirigent parfaitement le feu de l'artillerie." Nous ne risquerons pas de diriger le feu de l'artillerie allemande sur le point peut-être déjà marqué, d'où s'élancera la victoire.

HYDROTHERMAGE MASS. Médicament scientifique de haute valeur. Meilleur qu'une séance au bord de la mer ou dans un bain de vapeur. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à 10 minutes. Enfants, de 5 à 10 minutes. S'obtient par correspondance. 72 rue Gravier, 75 pour 100 francs. M. et Mme ROBERT GIBSON. 15 rue de la...

WEAR THE ROBERT Ses montres ont une égale H. J. ROBERT OPTICIEN 207, rue Canal, Spécialiste Phone Main 4679 766-188

Feuilleton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans

No. 14 Commencé le 20 septembre 1914

LA Conquête du Bonheur

PAR JACQUES FRONTON

— N'est-ce pas que cette robe me va bien! Tu es toujours charmante, mais, je ne sais pourquoi, je te trouve aujourd'hui un petit air amoureux qui te rend tout à fait gentille. Louise sourit et, embrassant son père, dit: — Je suis si contente... oui. Tu es cependant bien seule, fillette; c'est triste à ton âge. — Oh! que non, j'aime tant la solitude, notre beau jardin, et puis, c'est vivant la fabrication

de nos ouvriers, les enfants, les femmes, et cela m'intéresse.

— Parce que tu es une enfant raisonnable, mais je sais bien sûr que tu as dû souvent rêver de fêter, de bals, de plaisirs; à ton âge les jeunes filles ne pensent qu'à cela.

— Tu te trompes, mon bon papa, je n'y ai jamais songé; je me trouve très bien de ma vie actuelle, et je ne désire qu'une chose, c'est de vivre ainsi longtemps près de toi, près de ma mère.

Le père et la fille étaient sortis de la maison tout en causant. Forbath dirigeait leur promenade vers le fond du jardin. Ils atteignaient ainsi la longue charmille de marronniers, qui s'étendait toute sombre, trouant du vert foncé de ses feuilles les frondaisons plus claires et gaiement fleuries des rosiers grimpants s'enroulant avec les jasmins et les clématites, le long des troncs noueux de vieux arbres morts qui étendaient désespérément leurs bras grêles.

— Est-ce que tu n'as pas peur, ce que j'ai à te dire ne peut que t'être agréable, je crois que ma nouvelle te fera plaisir. La jeune fille demoura sérieuse, prise d'une crainte subite; aussi dut-elle affermir sa voix pour questionner: — Et cette nouvelle, mon père? — Est l'annonce d'un bal, petite; d'une fête que je donne en ton honneur; là, es-tu contente? — Oui, certainement. Forbath, sans s'apercevoir de la pâleur croissante de sa fille, continua: — Je veux que ce soit très joli. J'ai donné des ordres sans rien te dire; ce sera superbe, tout ce jardin sera éclairé, nous aurons un bal en plein air dans la grande cour, un feu d'artifice, un embrasement de la faïence, ce sera très beau.

Louise, à ces mots "un embrasement de la faïence" tressaillit; elle songea à cette nuit terrible où Lamonne, par son dévouement, avait arrêté le bras du maître-tanneur qui, une seconde plus tard, allait mettre le feu à tous ces bâtiments riant et prospères, qui s'étendaient là, non loin d'eux.

— Et comme elle demeurait pensive, son père se bécota: — Tu n'es pas curieuse, fillette; tu ne me demandes même pas pourquoi je prépare toutes ces réjouissances.

— Tu me l'as dit, mon bon papa, c'est pour distraire la chère Louise.

— Sans doute, mais j'ai aussi d'autres vues; écoute, tu es grande, raisonnable, je vais te parler comme à une femme. Allons, bon tu trembles ne t'effraie pas. Me veux seulement l'avenir de bien remarquer à notre bal un certain jeune homme que je te présenterai, qui est beau et riche.

Il habite Paris, c'est un banquier, je connais sa famille depuis longtemps; bref, son père t'a demandé en mariage pour son fils. C'est un parti superbe, tu seras envier et heureuse, car à vous deux vous ferez une fameuse maison et vos enfants pourront jouer aux billes avec des pièces de cent francs.

— Qu'as-tu, Louise? Réponds-moi, s'écria tout à coup le commerçant, qui, la figure épanouie, attendait en souriant une réponse joyeuse de sa fille. — Ah! c'est fini, ce n'est rien, fit Louise qui respirait fortement, tandis qu'un peu de sang affluait à ses joues décolorées. — Je vais faire appeler le médecin. Tu es malade? Je t'en supplie, mon enfant, ne me le cache pas; tu souffres, que ressens-tu? Voyons, parle.

— Tu n'as rien, et je ne te blâmerai pas; mais il faut savoir choisir, et quand on est riche. — On est bien plus libre, mon père, car ayant de l'argent pour deux, délivrée des craintes de l'avenir, la jeune fille peut chercher parmi son entourage, non plus le fiancé aux gros sous mais l'homme de mérite et d'intelligence. La physiologie de Forbath s'assombrit. — Toutes ces bêtises sont des enfantillages de jeunes filles. An se raconte cela au sou-

— Je ne souffre plus, mon père; mais puisque tu m'interroges, je ne veux pas mentir ni l'inquiéter. Tout à l'heure j'ai eu mourir; je n'avais jamais éprouvé cela, mais l'émotion si forte qui m'a ainsi ôté le sentiment c'est l'annonce que tu venais de me faire du mariage que tu projettes.

— Il ne peut te déplaire, ma chérie; tu ne connais pas le jeune homme dont je veux te parler, tu le verras, et s'il ne te convenait pas, tu peux être assurée que jamais je ne te presserai pour prendre un mari que ne t'agréerait pas.

— Je sais que tu m'aimes, mon bon papa, mais je ne veux pas me marier. — Jamais? — Jamais.

Louise, tu ne me trompes pas? Les filles désirent toutes prendre un époux, elles aspirent à fonder une maison, à avoir un intérieur à elles; les jolies et les riches trouvent vite, prenant dans le grand marché des filles à marier; il n'y a que les laides, les difformes et les pauvres qui demeurent en laissant pour compte à leur famille. Tu ne me dis pas la vérité. Eh bien! c'est vrai, mon père, aussi bien il est indigne de mentir. Je ne refuse pas de me marier, mais je veux suivre mon goût, mes inclinations.

— Oh! tu as raison, et je ne te blâmerai pas; mais il faut savoir choisir, et quand on est riche. — On est bien plus libre, mon père, car ayant de l'argent pour deux, délivrée des craintes de l'avenir, la jeune fille peut chercher parmi son entourage, non plus le fiancé aux gros sous mais l'homme de mérite et d'intelligence. La physiologie de Forbath s'assombrit. — Toutes ces bêtises sont des enfantillages de jeunes filles. An se raconte cela au sou-

— Tu n'as rien, et je ne te blâmerai pas; mais il faut savoir choisir, et quand on est riche. — On est bien plus libre, mon père, car ayant de l'argent pour deux, délivrée des craintes de l'avenir, la jeune fille peut chercher parmi son entourage, non plus le fiancé aux gros sous mais l'homme de mérite et d'intelligence. La physiologie de Forbath s'assombrit. — Toutes ces bêtises sont des enfantillages de jeunes filles. An se raconte cela au sou-